



## Dossier pour les enseignants

### Parcours « Littérature & Société » - Représentations des immigrés

#### ▪ Pourquoi un tel parcours pédagogique ?

Depuis la rentrée 2010, dans le cadre de la réforme du lycée sont mis en place de nouveaux enseignements dits « d'exploration » en classe de Seconde générale et technologique. L'enseignement d'exploration « Littérature et Société » (BO spécial n°4 du 29 avril 2010) est construit selon une approche transdisciplinaire en particulier Lettres et Histoire Géographie et demande entre autres la réalisation de productions par les élèves et l'engagement de partenariats.

Parmi les thèmes figurant au programme officiel de cet enseignement, celui intitulé « **Regards sur l'autre et sur l'ailleurs** » nous intéresse particulièrement. En effet, son objectif est « d'éveiller la curiosité des élèves pour les cultures, traditions et civilisations étrangères, et de les faire s'interroger sur les différents regards dont elles peuvent faire l'objet : celui de l'ethnologue, de l'anthropologue, du sociologue, du poète ou de l'écrivain (...) de l'historien » (BO spécial n°4 du 29 avril 2010, p.7). L'un des points d'entrée correspond à « **figures de l'étranger : le barbare, l'indigène, l'immigré, l'errant** ». La Cité nationale de l'histoire de l'immigration est la seule institution culturelle nommément citée dans les situations de travail présentées dans ce programme (BO spécial n°4 du 29 avril 2010, p.8).

Deux autres thèmes de ce programme : « Ecrire pour changer le monde : l'écrivain et les grands débats de société » et « Images et langages : donner à voir, se faire entendre » peuvent également être mobilisés dans le cadre de ce parcours.

#### ▪ Selon quelle démarche ?

Ce parcours pédagogique s'inscrit dans une démarche transdisciplinaire (en particulier littérature, histoire et géographie, éducation civique, mais aussi arts et histoire des arts, sciences économiques et sociales...) en prenant appui sur les œuvres présentées dans l'exposition permanente « Repères, deux siècles d'histoire de l'immigration en France » et sur l'anthologie littéraire *Nouvelles Odysées. 50 écrivains racontent l'immigration* (éditions de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration, 2009). Les textes littéraires sélectionnés sont de différents genres : autobiographies, romans et récits. De même, les œuvres abordées sont de différentes natures : photographies, affiches, installation, vidéo, peinture... Dans chaque thème, œuvre littéraire et œuvre artistique s'interrogent et se regardent mutuellement dans un effet miroir. Elles permettent d'éclairer la société contemporaine. Le prolongement par de nouveaux supports est également proposé dans l'optique du croisement des regards (avec l'apport de démographes ou d'historiens par exemple). L'ensemble de cet accompagnement pédagogique « Littérature et société » peut être mobilisé dans le cadre de l'enseignement d'exploration en classe de Seconde mais peut servir de base de réflexion pour l'enseignement de Lettres (notamment en Terminale professionnelle).

Ce parcours présente dix extraits littéraires en suivant les dix thèmes de l'exposition permanente. Cette approche thématique n'exclut pas la perspective chronologique, qui couvre tout le XX<sup>e</sup> siècle et interroge l'actualité.

▪ **Mise en activité des élèves :**

Ce parcours pédagogique se prépare en amont de la visite à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration. Nous invitons les enseignants à travailler les extraits littéraires sélectionnés avec leurs élèves en classe. La meilleure maîtrise de ces extraits permettra une visite autonome plus aisée. La mise en activité des élèves est privilégiée en amont sur les extraits et pendant la visite grâce au questionnaire figurant dans le parcours. Ce questionnaire s'efforce de mettre en relation et d'articuler l'étude de l'extrait littéraire et de l'œuvre. Ce parcours peut être réalisé par tous les élèves dans son intégralité ou de manière plus aisée en divisant la classe en plusieurs groupes et en attribuant à chacun des activités.

▪ **Plan du parcours et sélection d'œuvres :**

Problématique : Quelles figures des immigrés au XX<sup>e</sup> siècle se dessinent à travers les regards croisés des écrivains, des artistes et des intellectuels contemporains ?

Thème	Extrait littéraire	Œuvre du musée	Prolongement Document « un autre regard »	Remarques
1/ Émigrer – Le départ	<b>Santiago Gamboa</b> , <i>Le syndrome d'Ulysse</i> , Paris, éd. Métailié, 2007 (p25-27). Roman	Photographies d' <b>Olivier Jobard</b> , <i>Kingsley. Carnet de route d'un immigrant clandestin</i> , 2003 (16 épreuves jet d'encre d'après des négatifs couleurs).	Regard d'un démographe : <b>François Héran</b> , « Cinq idées reçues sur l'immigration », in <i>Populations &amp; Sociétés</i> , n°397, janvier 2004	Les notions de frontière, l'idée de périple se dégagent des deux premiers documents. Le document en prolongement vient nuancer l'entrée par l'immigration clandestine.
2/ Émigrer – Le passage de la frontière	<b>Andrés Trapiello</b> , <i>Les cahiers de Justo Garcia</i> , Paris, éd. Buchet-Chastel, 2004 (p37). Récit	Photographies de <b>Robert Capa</b> , <i>Réfugiés espagnols pendant leur transfert au camp du Barcarès</i> , mars 1939 (épreuve gélatino-argentique moderne sur papier baryté).	Regard d'une historienne : <b>Natacha Lillo</b> , <i>La Petite Espagne de la Plaine Saint-Denis 1900-1980</i> , éditions Autrement, collection Monde/Français d'ailleurs, peuple d'ici, 2004, 165p.	Après la première approche par un parcours individuel et la migration économique, il s'agit ici d'un parcours collectif et une migration politique.
3/ Émigrer – Premiers jours	<b>Olivier Adam</b> , <i>À l'abri de rien</i> , Paris, éd. L'Olivier, 2007 (p50-51). Roman	Photographies de <b>Jacqueline Salmon</b> , <i>Le Hangar</i> , mai 2001 (épreuves pigmentaires sur papier photo).	Carte des camps de rétention en Europe, 2009. Source : <a href="http://www.migreurop.org">www.migreurop.org</a>	
4/ Face à	<b>Henri Verneuil</b> ,	Photographies de	Regard d'un	Tous les

P'État	<i>Mayrig</i> , Paris, éd. Robert Laffont, 1985 (p57-58). Autobiographie.	<b>Bruno Serralongue</b> , <i>Manifestations du collectif de sans-papiers de la Maison des Ensembles</i> , 2001-2003 (45 épreuves ilfochromes contrecollées sur aluminium).	écrivain : <b>Alice Zeniter</b> , <i>Jusque dans nos bras</i> , éditions Albin Michel, 2010	documents permettent d'entamer une réflexion sur la continuité et la récurrence de la question de ceux que l'on appelle aujourd'hui les « sans-papiers ».
5/ Ici et là-bas	<b>Mouloud Feraoun</b> , <i>La Terre et le sang</i> , Paris, éd. Seuil, 1953 (p115). Roman.	Installation de <b>Kader Attia</b> , <i>Correspondance</i> , 2003.	Regard d'un philosophe : <b>Amin Maalouf</b> , <i>Les identités meurtrières</i> , Paris, éd. Grasset, 1998.	
6/ Lieux de vie	<b>Abd Al Malik</b> , <i>Qu'Allah bénisse la France</i> , Paris, éd. Albin Michel, 2004(p92). Autobiographie	Installation de <b>Barthélémy Togu</b> , <i>Climbing down</i> , 2004 (6 lits superposés en bois, 4 échelles, 40 sacs multicolores).	Photographies : le logement patronal à Marles-les-Mines (Nord) dans l'entre-deux-guerres et aujourd'hui.	Les deux premiers documents proposent un contraste. L'extrait littéraire met en scène des familles dans des appartements d'une cité dans une ambiance de convivialité tandis que l'œuvre de Barthélémy Togu suggère la promiscuité d'hommes africains dans un foyer.
7/ Travail	<b>Robert Linhart</b> , <i>L'Établi</i> , Paris, éd. Minit, 1978 (p102). Récit	<i>Affiche de mai 1968</i> . (impression sérigraphique à l'encre)	Archive de la conférence interministérielle de la main-d'œuvre, annexe au procès-verbal de la séance du 3 mars 1917	
8/ Religions	<b>Henri Troyat</b> , <i>Étrangers sur la terre</i> , tome 3 Tant que la terre durera, Paris, éd. La Table ronde, 1950.	Photographies de mosquées, <b>Patrick Zachmann</b> , 2003-2004 (tirages	Regard d'un journaliste et écrivain : Jules Vallès, « Le faubourg Saint-	

	(P 131-132) Roman	argentiques couleur satiné)	Antoine III », in <i>La France</i> , 1 <sup>er</sup> décembre 1882	
9/ Langues	<b>François Cheng</b> , <i>Le Dialogue</i> , Paris, éd. Desclée de Brouwer, coll. Proches lointains, 2002 (p 163-164). Récit autobiographique	Installation vidéo de <b>Zineb Sedira</b> , <i>Mother Tongue</i> , 2002.	<i>Langue maternelle et langue d'écriture</i> par Martine Paulin, professeur de Lettres. In <i>Hommes &amp; Migrations</i> , « Langues et migrations », n°1288, novembre-décembre 2010.	
10/ Cultures	<b>Gaïto Gaznadov</b> , <i>Chemins nocturnes</i> , Paris, éd. Viviane Hamy, 1991 (p165-166). Récit	Table repères cultures et espace chansons.	Regard d'un historien : <i>La musique judéo-arabe, patrimoine de l'exil</i> ; par Jérémie Guedj.	

Les pages indiquées sont celles de l'anthologie littéraire *Nouvelles Odyssees, 50 écrivains racontent l'immigration*, Éditions Cité nationale de l'histoire de l'immigration, 2009.

- « *Un autre regard* », documents en prolongement des activités présentées dans le parcours.

**Activité 1 : Émigrer – Le départ. Document « un autre regard ».**  
**Regard d'un démographe : Idées reçues sur l'immigration, François Héran.**

(...) La France est certes un vieux pays d'immigration mais il y a déjà vingt-cinq ans qu'elle n'est plus un pays d'immigration massive. Elle est devenue au contraire le pays d'Europe où la croissance démographique dépend le moins de l'immigration : pour un quart à un cinquième seulement. Chaque année, la France compte 200 000 naissances de plus que de décès, alors que le solde migratoire (la différence entre les entrées et les sorties de migrants) est estimé aux alentours de 65000 personnes. (...) L'apport migratoire ne représenterait que 40% de notre croissance, ce qui laisserait la France dans les derniers pays d'Europe par l'importance de l'immigration. (...)

C'est l'image contraire qui prévaut : celle d'une France en déclin démographique, prise d'assaut par une vague montante d'immigration. À quoi tient une telle méconnaissance ?

D'abord au fait que des concentrations locales peuvent aboutir à des proportions de population immigrée extrêmement élevées dans certaines communes. Ensuite et surtout, au fait que l'on confond la situation actuelle et les conséquences de la situation passée. La France a bel et bien été un pays de forte immigration après la Première Guerre mondiale (le solde migratoire représentait alors les deux tiers de la croissance démographique) ainsi que des années soixante-dix (où sa contribution atteignait encore 40%, alors que le baby-boom n'était pas achevé). Sur la longue durée, les historiens ont souligné à juste titre l'apport des migrations au développement de la société, particulièrement visible en milieu ouvrier ainsi que dans l'intelligentsia. Cet apport est plus ancien et plus soutenu que dans les autres pays européens.

Si la France a un sérieux problème d'intégration à résoudre, que ce soit dans le système éducatif ou le marché du travail, cela concerne d'abord les enfants issus des grandes vagues migratoires ouvrières

des années 1950-1974, parvenus à l'âge actif en temps de crise économique. Cette question majeure nourrit aujourd'hui le débat public. Il ne faut pas la confondre avec celle du flux actuel des immigrants, qui reste, malgré toutes les majorations qu'on voudra, très en deçà des niveaux atteints il y a trente ans et sans commune mesure avec les niveaux atteints aujourd'hui en Allemagne et en Europe du Sud : la maîtrise des flux par les autorités françaises est plus efficace qu'on ne le dit, ce qui se combine avec le fait que notre faible taux de croissance rend le pays moins attractif.

En rappelant ainsi les ordres de grandeur du phénomène, on ne nie pas la pression migratoire exercée aux frontières. Cette pression existe, en particulier à travers la procédure de demande d'asile, mais elle ne s'assimile pas à une invasion, elle correspond pour l'essentiel à un flux régulier en provenance de nos anciennes colonies d'Afrique et d'Asie, où les étudiants sont de plus en plus nombreux. Rien à voir avec les migrations massives que l'Allemagne a accueillies en provenance de l'ex-Union soviétique et de l'ex-Yougoslavie. Rien à voir non plus avec les migrations de main-d'œuvre qui affluent dans les pays de l'Europe méditerranéenne en pleine croissance.

**Extrait de : François Héran, « Cinq idées reçues sur l'immigration », in *Populations & Sociétés*, n°397, janvier 2004. [http://www.ined.fr/fr/publications/pop\\_soc/](http://www.ined.fr/fr/publications/pop_soc/)**

**Activité 2 : Émigrer – Passage de la frontière. Document « un autre regard ».  
Regard d'une historienne : Natacha Lillo, le devenir des Espagnols de la Plaine Saint-Denis.**

Les Espagnols qui ont émigré lors de la Première Guerre mondiale et dans l'entre-deux-guerres et n'ont pas choisi de rentrer dans leur pays à l'occasion de la crise économique des années 30 ont connu une sédentarisation forcée en banlieue nord [de Paris] du fait de la guerre civile, de la Seconde Guerre mondiale, puis des conditions de vie dans l'Espagne franquiste. Qui allait choisir de retourner dans un pays où sévissaient la dictature et la misère, alors que la France de la reconstruction offrait moult possibilités de travail et d'ascension sociale ?

En outre, alors que les parents continuaient à vivre « à l'heure espagnole » dans leur quartier, leurs enfants, par le biais de l'école, des loisirs (cinéma, colonies de vacances, football, bals populaires, etc.), puis de l'entreprise ou du bureau, avaient clairement adopté les mœurs du pays d'accueil. Cela explique le nombre élevé des mariages mixtes des membres de la deuxième génération. Beaucoup d'entre eux n'allèrent pour la première fois en Espagne que dans les années 50 ou 60, afin de découvrir enfin les villages d'origine de leurs familles, tandis que d'autres n'eurent jamais la curiosité de traverser les Pyrénées. Y compris dans les cas d'union entre deux enfants d'Espagnols, la langue parlée à la maison fut généralement le français, contrairement à ce qui se passait chez leurs parents.

Cette intégration fut accélérée pour certains par leur participation à la Résistance, pour d'autres par leur nette ascension sociale après 1945. Néanmoins, nombre des femmes et des hommes ayant grandi à la Plaine<sup>1</sup> ont gardé un fort attachement sentimental à l'Espagne de leurs racines, et beaucoup d'entre eux y ont acquis un bien mobilier pour y passer leurs vacances.

Quant aux réfugiés républicains, de par leur statut particulier, ils n'eurent pas la possibilité de se rendre dans leur pays pendant des années et, malgré leurs espoirs d'un retour sans cesse différé, ils durent bon gré mal gré faire leur vie en France. Une fois le régime franquiste enfin disparu, la plupart d'entre eux se sentaient trop âgés pour partir refaire leur vie dans une Espagne qu'ils ne connaissaient plus. À cause de leur engagement militant, les membres du PCE<sup>2</sup> furent amenés à côtoyer leurs camarades du PCF et s'engagèrent souvent activement dans les rangs de la CGT, ce qui les amena à

---

<sup>1</sup> La Plaine Saint-Denis est un quartier de la banlieue nord de Paris, partagé entre les communes de Saint-Denis, Aubervilliers et Saint-Ouen.

<sup>2</sup> PCE : Parti communiste espagnol

participer plus intensément à la vie politique française que leurs prédécesseurs de l'entre-deux-guerres.

La plupart d'entre eux élevèrent leurs enfants dans le culte de la République espagnole trahie, mettant en avant ses idéaux généreux d'accès à la culture et à l'éducation pour tous. (...)

Grâce à l'élévation générale du niveau de vie, les immigrés arrivés durant les années 55-70, même s'ils ont occupé des postes subalternes dans l'industrie ou le bâtiment, ont pu assez rapidement retourner régulièrement dans leur village chaque été avec leur famille. Contrairement aux immigrés de l'entre-deux-guerres et aux exilés républicains, ils n'ont donc jamais coupé les ponts avec leurs origines. Lors de la crise économique des années 70, qui coïncida avec la transition démocratique en Espagne, plusieurs d'entre eux choisirent de bénéficier des aides au retour fournies par le gouvernement français. D'autres ont attendu, voire continuent à attendre, l'heure de la retraite pour aller s'installer définitivement outre-Pyrénées. Certains d'entre eux, incapables de choisir entre leur patrie d'origine et leur pays d'accueil, sont de véritables « oiseaux migrateurs » qui passent environ une moitié de l'année en banlieue nord et l'autre en Espagne.

Mais, alors que les membres de la deuxième génération des vagues migratoires précédentes ont choisi de « faire leur vie » en France une fois arrivé à l'âge adulte, beaucoup des enfants des migrants des Trente Glorieuses ont grandi et fait leurs études en région parisienne, ont, à l'inverse, décidé de s'installer en Espagne, y compris quand leurs parents restaient vivre en banlieue nord. Ce phénomène semble lié à la conjonction de plusieurs facteurs. Si l'entrée de l'Espagne dans l'Union européenne, l'attrait pour le pays de la *movida*<sup>3</sup> et pour le soleil y sont pour quelque chose, les vingt dernières années ont également coïncidé avec une stigmatisation de la banlieue ouvrière et de réelles difficultés pour les jeunes à s'y insérer dans le monde du travail. Or, en Espagne, la modernisation de l'économie et l'installation de nombreuses multinationales françaises permettent aux enfants de migrants de profiter à plein de leur double culture, leur bilinguisme et leur formation initiale leur donnant accès à des emplois intéressants. Une page est donc tournée : aujourd'hui les flux de migrants espagnols vers la banlieue nord se sont taris voire inversés.

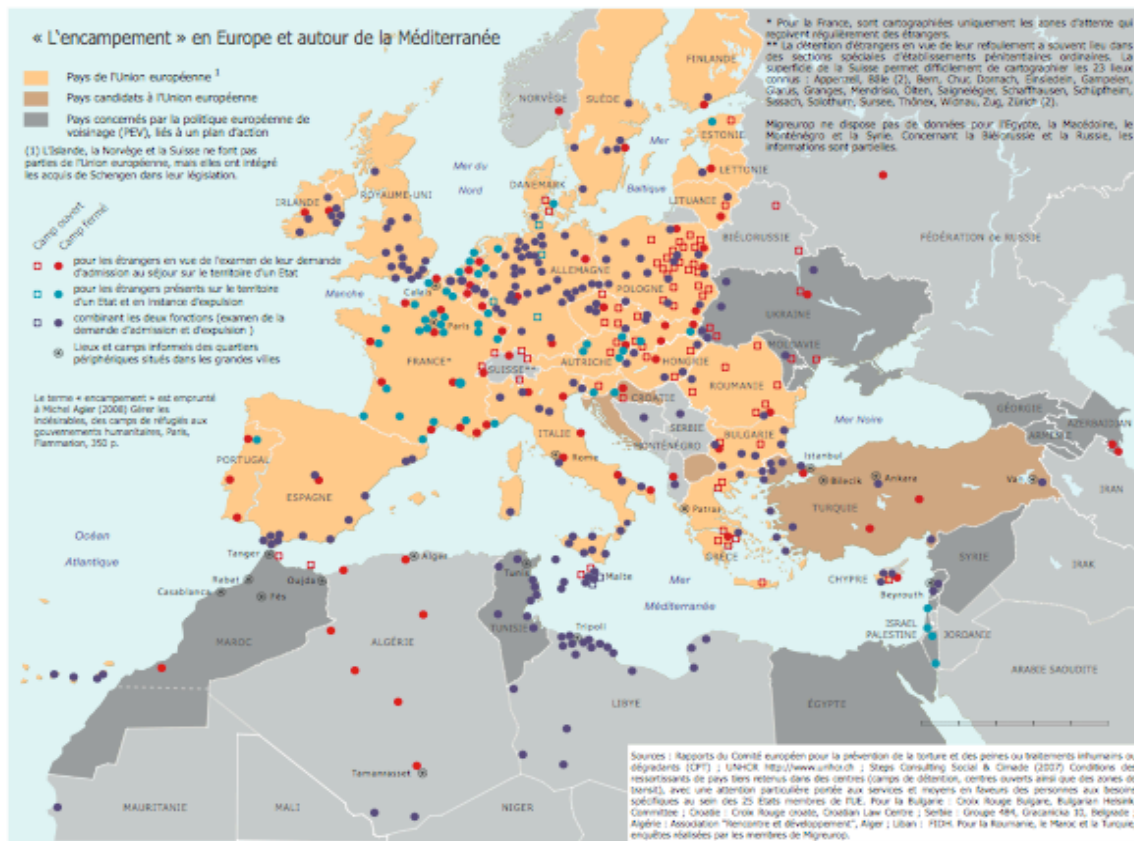
**Extrait de : Natacha Lillo, *La Petite Espagne de la Plaine Saint-Denis 1900-1980*, éditions Autrement, collection Monde/Français d'ailleurs, peuple d'ici, 2004, 165p.**

---

<sup>3</sup> *Movida* : nom donné au mouvement de liberté et de créativité culturelle qui a touché l'ensemble de l'Espagne lors de la période de transition démocratique après la mort de Franco, au début des années 1980.

Activité 3 : Émigrer – Face à l’État. Document « un autre regard ».

Carte des camps de rétention en Europe, 2009. Source : [www.migreurop.org](http://www.migreurop.org)



**Activité 4 : France hostile – terre d'accueil. Document « un autre regard ».**  
**Regard d'un écrivain : Alice Zeniter, *Jusque dans nos bras*, Paris, éd. Albin Michel, 2010, p72-75.**

Je dis : ça va probablement vous paraître un peu bizarre mais j'y ai beaucoup réfléchi, et j'ai aussi beaucoup hésité mais maintenant je suis sûre, et je vais le faire, même si ça signifie beaucoup pour moi que vous soyez d'accord et que vous me souteniez. Je, enfin nous, je veux dire Mad et moi, on va se marier.

Le Papamaman, qui est encore cette unité indistincte, s'étrangle en avalant une gorgée d'alcool et demande : Pardon ?

- On va se marier, Mad et moi, dans l'année si on peut.
- Mais vous... Est-ce que ? Enfin... vous êtes amoureux ?

Deuxième annonce difficile : absolument pas. J'explique au Papamaman que je veux vraiment aider Mad et que sa situation est insupportable. Je leur parle de la Préfecture, des titres de séjour qui ne durent jamais, et de la nationalité. Je dis que si un jour Mad doit être expulsé de France en charter pour retourner dans le pays qui n'est plus lié pour lui qu'au souvenir d'un père mort et de deux années de travail abrutissant, je veux pouvoir penser que j'ai tout fait pour empêcher ça.

Je récite à mes parents tout ce que j'ai lu sur Internet, le droit à la carte de séjour vie privée que Mad obtiendrait ainsi, les difficultés à renvoyer quelqu'un dont le conjoint français reste sur le territoire, la possibilité de faire une demande de nationalité, bien sûr pas tout de suite, après quatre ans, mais comme le premier dossier n'a jamais abouti peut-être que ça multiplierait les chances de Mad.

Et là, le Papamaman explose, se divise sous mes yeux, et d'un côté il y a Papa qui crie : Tu es folle ma fille, et Maman qui ne dit rien.

Le Papa, qui a encore mis des chaussures marron avec un pantalon bleu marine parce qu'il ne voit pas correctement les couleurs, secoue furieusement la tête et demande si tu as vraiment réfléchi à ça, parce que en plus de l'illégalité du procédé, tu vas devoir rester mariée quatre ans à quelqu'un que tu n'aimes pas, et comment feras-tu si tu rencontres un autre garçon et qu'il veut se lier à toi, hein, tu diras non désolée je ne serai pas libre avant quatre ans parce que je suis engagée dans une relation absolument interdite, stupide avec date d'expiration ?

Je réponds que bien sûr, j'y ai réfléchi, est-ce qu'il me prend pour une idiote, mais que je pense que je ne pourrais pas m'intéresser à quelqu'un qui ne comprendrait pas cette situation de toute manière, et puis le mariage, ce n'est vraiment pas pour moi – et d'ailleurs le Papamaman lui-même n'est pas marié, il devrait comprendre parce que qui t'a enseigné cette soif de liberté et ce mépris des conventions matrimoniales, hein ? -, alors ce n'est pas comme si Mad prenait la place de quelqu'un d'autre.

Quant à l'illégalité de la procédure, elle est toute relative. Plus j'y pense, et plus je suis persuadée que ce mariage avec quelqu'un que j'aime, respecte, avec qui j'ai passé presque toute ma vie, n'est probablement pas plus faux, moins recommandable, que celui d'un couple qui saute le pas quelques semaines après s'être rencontré et va divorcer en plein vol presque aussitôt après.

Le Papa dit encore : C'est la plus belle connerie que tu aies jamais imaginée.

J'avais prévu que l'annonce ne passerait pas facilement mais à regarder l'air catégorique du Papa, j'ai l'impression d'être dans un remake de *Guess Who's Coming to Dinner* au moment où Sidney Poitier devine que sa future belle-mère va s'évanouir en découvrant qu'il est noir et, très classe, il lui dit juste : Vous ne voulez pas vous asseoir avant de tomber ? Et je suis blessée de voir combien mon point de vue est étranger au Papa.

Je lui dis que ça me déçoit et que je pensais qu'il supporterait un peu plus mon geste, je lui dis qu'après l'éducation antiraciste et les grands principes de solidarité qu'il m'a inculqués, j'espérais de lui qu'il comprenne à défaut de m'encourager et puis je commets l'erreur de lui dire : Surtout venant de toi, Papa.

- Et pourquoi surtout venant de moi ? Dis-moi Alice, parce que je suis arabe ? Alors quoi ? On devrait tous se serrer les coudes parce que nous sommes des étrangers arrivés en France, bien



sûr, et partager tous nos souvenirs de brimades racistes. Et puis, tu sais quoi, je devrais aller voir les autres dans la rue et leur dire j'ai trois filles en âge de se marier et elles sont bien françaises, qu'est-ce que vous attendez pour les épouser et vous tirer de cette situation intenable ? Venez, ma porte, mes lits vous sont ouverts ! C'est ça Alice ?

**Extrait de Alice Zeniter, *Jusque dans nos bras*, éditions Albin Michel, 2010, 238p.  
Prix littéraire de la Porte Dorée, 2010.**

**Activité 5 : Ici et là-bas. Document « un autre regard ».**  
**Regard d'un philosophe : Amin Maalouf, *les identités meurtrières*, éditions Grasset, 1998 (incipit).**

Depuis que j'ai quitté le Liban en 1976 pour m'installer en France, que de fois m'a-t-on demandé, avec les meilleures intentions du monde, si je me sentais « plutôt français » ou « plutôt libanais ». Je réponds invariablement : « l'un et l'autre ! » Non par quelque souci d'équilibre ou d'équité, mais parce qu'en répondant différemment, je mentirais. Ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre, c'est que je suis ainsi à la lisière de deux pays, de deux ou trois langues, de plusieurs traditions culturelles. C'est précisément cela qui définit mon identité. Serais-je plus authentique si je m'amputais d'une partie de moi-même ?

A ceux qui me posent la question, j'explique donc, patiemment, que je suis né au Liban, que j'y ai vécu jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, que l'arabe est ma langue maternelle, que c'est d'abord en traduction arabe que j'ai découvert Dumas et Dickens et Les Voyages de Gulliver, et que c'est dans mon village de la montagne, le village de mes ancêtres, que j'ai connu mes premières joies d'enfant et entendu certaines histoires dont j'allais m'inspirer plus tard dans mes romans. Comment pourrais-je l'oublier ? Comment pourrais-je jamais m'en détacher ? Mais d'un autre côté, je vis depuis vingt-deux ans sur la terre de France, je bois son eau et son vin, mes mains caressent chaque jour ses vieilles pierres, j'écris mes livres dans sa langue, jamais plus elle ne sera pour moi une terre étrangère.

Moitié français, donc, et moitié libanais ? Pas du tout ! L'identité ne se compartimente pas, elle ne se répartit ni par moitiés, ni par tiers, ni par plages cloisonnées. Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont façonnée, selon un « dosage » particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre.

Parfois, lorsque j'ai fini d'expliquer, avec mille détails, pour quelles raisons précises je revendique pleinement l'ensemble de mes appartenances, quelqu'un s'approche de moi pour murmurer, la main sur mon épaule : « vous avez eu raison de parler ainsi, mais au fin fond de vous-même, qu'est-ce que vous vous sentez ? »

Cette interrogation insistante m'a longtemps fait sourire. Aujourd'hui je n'en souris plus. C'est qu'elle me semble révélatrice d'une vision des hommes fort répandue et, à mes yeux, dangereuse. Lorsqu'on me demande ce que je suis « au fin fond de moi-même », cela suppose qu'il y a, « au fin fond » de chacun, une seule appartenance qui compte, sa « vérité profonde » en quelque sorte son « essence », déterminée une fois pour toutes à la naissance et qui ne changera plus ; comme si le reste, tout le reste – sa trajectoire d'homme libre, ses convictions acquises, ses préférences, sa sensibilité propre, ses affinités, sa vie, en somme -, ne comptait pour rien. Et lorsqu'on incite nos contemporains à « affirmer leur identité » comme on le fait si souvent aujourd'hui, ce qu'on leur dit par là c'est qu'ils doivent retrouver au fond d'eux-mêmes cette prétendue appartenance fondamentale, qui est souvent religieuse ou nationale ou raciale ou ethnique, et la brandir fièrement à la face des autres.

Quiconque revendique une identité plus complexe se retrouve marginalisé. Un jeune homme né en France de parents algériens porte en lui deux appartenances évidentes, et devrait être en

mesure de les assumer l'une et l'autre. J'ai dit deux, pour la clarté du propos, mais les composantes de sa personnalité sont bien plus nombreuses. Qu'il s'agisse de la langue, des croyances, du mode de vie, des relations familiales, des goûts artistiques ou culinaires, les influences françaises, européennes, occidentales se mêlent en lui à des influences arabes, berbères, africaines, musulmanes... Une expérience enrichissante et féconde si ce jeune homme se sent libre de la vivre pleinement, s'il se sent encouragé à assumer toute sa diversité ; à l'inverse, son parcours peut s'avérer traumatisant si chaque fois qu'il s'affirme français, certains le regardent comme un traître, voire comme un renégat, et si chaque fois qu'il met en avant ses attaches avec l'Algérie, son histoire, sa culture, sa religion, il est en butte à l'incompréhension, à la méfiance ou à l'hostilité.

Extrait de : Amin Maalouf, *Les Identités meurtrières*, Grasset, 1998.

**Activité 6 : Lieux de vie. Document « un autre regard ».**

**Photographies : le logement patronal à Marles-les-Mines (Nord) dans l'entre-deux-guerres et aujourd'hui.**

Dans l'entre-deux-guerres, l'essentiel de l'hébergement ouvrier est alors assuré par le patronat (33 500 logements ouvriers contre 6 000 logements HBM en 1929). Certains travailleurs étrangers et leurs familles sont ainsi installés dans des cités ouvrières, de la mine ou de la sidérurgie, dans des conditions de confort plutôt élevées pour l'époque. Parfois ce sont de simples baraquements. Après 1945, avec le début des politiques publiques, l'effort patronal en matière de logement fléchit.



Des enfants de mineurs polonais défilent à l'occasion de la fête des mères, dans le quartier de corons où leur famille est installée depuis la fin des années 1920. Marles-les-Mines (Nord), (c. 1950) © Collection Edouard Fiba



M. Fiba, mineur polonais aujourd'hui retraité, devant sa maison, à Marles-les-Mines (Nord), où il habite depuis plus de cinquante ans, 2005 © Xavier Baudoin / atelier du Bruit

Source : <http://www.histoire-immigration.fr/dix-themes-pour-connaître-deux-siècles-d-histoire-de-l-immigration/lieux-de-vie/entre-deux-guerres>

Activité 7 : Travail. Document « un autre regard ». Archive de la conférence interministérielle de la main-d'œuvre, annexe au procès-verbal de la séance du 3 mars 1917

CONFERENCE INTERMINISTERIELLE DE LA MAIN-D'OEUVRE  
ANNEXE AU PROCES-VERBAL DE LA SEANCE DU 3 MARS 1917.

-----  
SERVICE D'ORGANISATION DES TRAVAILLEURS COLONIAUX.  
-:-:-:-:-

SITUATION AU 2 MARS 1917  
-:-:-:-:-

	NORD-AFRICAINS			Indo-Chinois	Malgaches	Chinois	TOTAL
	Algériens	Tunisiens	Marocains				
	- ARRIVÉES -						
au 19 janvier 1917	29.226	3.059	8.092	31.611	910	5.982	80.879
du 19 au 27 janvier	341	338	300	1.684	277	1.259	4.199
du 27 janvier au 2 février	943	"	"	743	"	"	1.686
du 2 au 9 février	441	203	375	"	"	1	1.020
du 9 au 16 février	436	"	350	"	"	"	786
du 16 au 23 février	482	"	127	"	"	"	609
du 23 février au 2 mars	510	440	"	370	"	"	1.538
TOTAL.	32386	6.069	9.244	34.588	1187	7.242	90.716
	- A DEDUIRE -						
Décédés, rapatriés disparus.	7447	1.122	754	1.069	19	42	10.449
RESTE.	24939	4.947	8.490	33.523	1168	7.200	80.267

Archive de la "Conférence interministérielle de la main-d'œuvre, annexe au procès-verbal de la séance du 3 mars 1917. Service d'organisation des travailleurs coloniaux, situation au 2 mars 1917". Statistiques concernant les "nords Africains", "Malgaches", "Indo-chinois", "Chinois" présents en métropole en mars 1917 © Archives nationales du monde du travail, Fonds du Comité central des houillères de France - 40AS40 et 40AS48

Source : <http://www.histoire-immigration.fr/musee/collections/archive-de-la-conference-interministerielle-de-la-main-d-oeuvre-annexe-au-proces-verbal-de-la-seance-du-3-mars>

**Activité 8 : Religions. Document « un autre regard ».**  
**Jules Vallès, « Le faubourg Saint-Antoine III », in *La France*, 1<sup>er</sup> décembre 1882**

*En 1882 et 1883, le journaliste et écrivain Jules Vallès (de retour d'un exil à Londres) publie une série de chroniques consacrées à Paris, d'abord dans le journal *Gil Blas* puis dans *La France*. Cette série d'articles forme *Le Tableau de Paris*. Jules Vallès prend fait et cause notamment pour le monde ouvrier, mais son protectionnisme le conduit parfois à la xénophobie, par exemple à l'encontre des ouvriers allemands ou comme dans cet extrait d'une chronique en trois parties sur le faubourg Saint-Antoine, envers les Italiens dont la pratique du culte catholique est méprisée.*

Tous les faubourgs ont leurs allées sales et infâmes ; mais la population italienne qui grouille par ici fait double tache sur le pavé du faubourg révolutionnaire. Elle représente la fainéantise ; elle représente aussi la piété vile et veule, en plein pays de gouaillerie parisienne et d'impiété populaire, dans l'arrondissement où est la statue de Voltaire, et où deux archevêques<sup>4</sup> sont tombés morts, par un hasard singulier des guerres civiles !

Tous les dimanches, ces Italiens envahissent les églises du quartier ; les hommes y vont le matin, les femmes y vont encore le soir, et c'est une procession de lazzarones<sup>5</sup>, dépaysés, qui ont besoin de toujours demander l'aumône, aux passants ou à l'Éternel, des sous dans du papier ou du pain bénit de la corbeille : ils veulent absolument avoir une âme, ces mendiants. Les Bretons se mêlent à eux et s'agenouillent à leurs côtés dans les chapelles !

Pourquoi ont-ils choisi ce coin-là pour y vivre, tous ces marchands d'ail qui ont gardé le costume national depuis la guêtre jusqu'au chapeau ? Ils occupent presque toute la rue Mercoeur<sup>6</sup> et quelques bâtiments tristes, voisins des vieilles maisons abattues par la ville. On dirait un bataillon de chouans dans le quartier général des bleus !

**Activité 9 : Langues. Document « un autre regard ».**  
***Langue maternelle et langue d'écriture* par Martine Paulin, professeur de Lettres.**

**Quitter le territoire de la langue maternelle.**

Pour certains, quitter définitivement le pays natal, c'est devoir abandonner avec son territoire celui de la langue, dans une volonté de rupture avec le passé, en particulier pour des raisons politiques. Le changement d'identité linguistique s'impose alors, tout comme l'installation en France répond le plus souvent à un choix de démocratie et de culture. C'est le cas d'Eduardo Manet, né en 1930 à Santiago de Cuba. En 1968, l'approbation par Fidel Castro de l'invasion des troupes soviétiques en Tchécoslovaquie indigna l'écrivain qui rompt avec Cuba et s'installe définitivement en France. Laisser la langue maternelle, c'est alors pour lui, « glisser dans la peau du Français » et devenir un être nouveau. Vassilis Alexakis inscrit son exil dans la même optique : refusant la dictature des Colonels, il quitte la Grèce en 1968, s'installe en France et opte pour la langue du pays d'accueil : « *Les livres que je rêvais d'écrire ne pourraient pas paraître dans mon pays. Je me suis mis à les rêver en français. Je lisais systématiquement les auteurs qui avaient choisi de s'exprimer dans*

<sup>4</sup> Il s'agit de Monseigneur Affré, tué en 1848, lors de la révolution, et de Monseigneur Darboy, fusillé comme otage de la Commune dans la prison de la Roquette, le 24 mai 1871.

<sup>5</sup> Ce mot d'origine napolitaine, signifie homme du bas peuple, indigent.

<sup>6</sup> Rue située à proximité du faubourg Saint-Antoine, entre le boulevard Voltaire et la rue de la Vacquerie.



*une langue étrangère : Beckett, Nabokov, Conrad. Je les trouvais excellents* »<sup>7</sup>. La motivation pour ces auteurs, notons-le, n'est pas seulement politique, elle est aussi éditoriale. Sans possibilité de retour, il s'agit de conquérir un public, d'investir de nouveaux circuits d'édition, d'échapper aux difficultés de la traduction et donc de devenir français, non seulement comme citoyen mais littérairement.

Pour d'autres, le français comme langue d'écriture de l'exil politique est bien plus qu'un nouvel ancrage : c'est une arme de libération idéologique. Atiq Rahimi, écrivain et cinéaste, né en 1962 à Kaboul (en Afghanistan) et réfugié politique en France en 1984, s'en explique à propos de *Syngué Sabour, pierre de patience*, son premier roman écrit en français : « *Ma langue maternelle, le persan, m'impose des tabous, des interdits. La langue maternelle dit l'intime, c'est elle qui nous apprend la vie, l'amour, la souffrance, elle qui nous ouvre au monde. C'est aussi la langue de l'autocensure. [...] Avec le français, j'étais libéré de tonnes de contraintes affectives. Jusqu'en 2002, quand je suis retourné dans mon pays après dix-huit ans d'exil, j'étais incapable d'écrire en français. Je retrouve donc mon pays, ma culture, ma langue, et là, mystère, je ne pouvais plus écrire en persan.* »<sup>8</sup>. Le français, pour l'écrivain afghan, instaure une distanciation libératrice avec les interdits. C'est grâce à elle que pourra se mener le combat contre la barbarie, au prix, il est vrai d'un certain clivage. Pour Mohamed Kacimi, né en Algérie, venu en France en 1981, « *le partage est clair* » : « *Écrire en français, c'est oublier le regard de Dieu et de la tribu, inventer ma marge illusoire mais vitale, mon espace intime, forger ma solitude et ma mémoire, réaliser la rupture avec cette longue chaîne de traditions, d'héritages, de legs, que les miens assument depuis des millénaires. C'est nier le dogme pour célébrer toute transgression. Je n'écris pas en français. J'écris en « moi-même »* »<sup>9</sup>

### **Le détour par l'Autre et la question de l'identité**

Les raisons politiques ou idéologiques ne sont pas les seules : adopter une nouvelle langue, c'est aussi partir en conquête, vouloir renaître. François Cheng, né en 1929 en Chine et venu en France en 1949, revendique ce corps à corps dans *Le Dialogue*<sup>10</sup> : « *En m'investissant totalement dans le français, je me voyais obligé de m'arracher à ce qui faisait mon passé et d'effectuer le plus grand écart que constitue le passage d'une écriture idéographique [...] à une écriture phonétique [...]. Cet arrachement et cet écart, ne m'ayant pas fait me perdre en chemin, m'auront permis de me ré-enraciner, non seulement dans ma terre d'accueil, ce qui est déjà beaucoup pour un exilé, mais proprement dans l'être, puisque par cette nouvelle langue, j'ai accompli l'acte, je le répète, de nommer à neuf les choses, y compris mon propre vécu* ». Le choix de la langue répond ici au défi de l'intégration, à la conquête d'une place nouvelle, il est vécu comme une richesse culturelle, sans reniement du passé.

Pour certains écrivains, l'adoption d'une langue d'écriture nouvelle protège d'une double appartenance qui peut fragiliser : devant la nostalgie qui menace, mieux vaut couper le cordon pour ne pas être « deux en soi ». La langue d'origine, parce qu'elle exhibe l'intimité, peut exposer l'individu, le mettre en péril : la langue d'adoption est alors préférée, à la fois comme barrière et libération. Mais il arrive aussi que le passage d'une langue à l'autre ne génère ni force ni refus, soit vécu comme une perte et aboutisse à un sentiment de deuil, ainsi que l'explique Agota Kristof. Venue de Hongrie, arrivée en Suisse en 1956, adoptant la langue française comme langue d'écriture, elle écrit dans *L'Analphabète* : « *Je parle le français depuis plus de trente ans, je l'écris depuis vingt ans, mais je ne le connais toujours pas [...]. C'est pour cette raison que j'appelle la langue française une langue ennemie, elle aussi. Il y a encore une autre raison, et c'est la plus grave : cette langue est en train de tuer ma langue maternelle.* »<sup>11</sup>

Devant cette menace de dépression identitaire, le retour actif à la langue maternelle, sous des formes multiples, peut faire figure de retour aux sources et de reconstruction.

### **Reconquérir la langue maternelle.**

<sup>7</sup> Alexis Vassilis, *Les Mots étrangers*, Paris, Stock, 2002.

<sup>8</sup> Propos recueillis par Martine Laval pour *Télérama*, mars 2009.

<sup>9</sup> Mohamed Kacimi, *L'Orient après l'amour*, Paris, éd. Actes Sud, 2008.

<sup>10</sup> François Cheng, *Le Dialogue*, Paris, éd. Desclée de Brouwer, coll. Proches lointains, 2002.

<sup>11</sup> Agota Kristof, *L'Analphabète*, Genève, Zoé, 2004.

Revenir à la langue maternelle, c'est lui redonner un territoire, un public, une légitimité politique : Kateb Yacine, écrivain né en 1929 en Algérie, immigré en France dans les années cinquante, revient dans son pays après l'Indépendance. Après avoir écrit son œuvre en français, langue coloniale officielle, il renoue de manière militante, dans les années soixante-dix, avec la langue parlée de sa région d'origine, en écrivant en arabe dialectal des pièces de théâtre populaire.

Retrouver la langue maternelle, c'est aussi ouvrir le champ au travail de mémoire, pour ressusciter en version originelle les émotions et sensations du passé, sans la médiation de la traduction, sans sa quête obsessionnelle de coïncidence. Eduardo Manet l'indique à propos de Mauricio, personnage de *La Sagesse du singe*<sup>12</sup> : « *Quand l'espagnol s'immisce dans ses rêves, il entraîne avec lui des sensations en chaîne, l'impression d'ouvrir les tiroirs les plus secrets de sa mémoire ; des odeurs qui n'appartiennent qu'au pays de sa naissance, des visages disparus ; le goût d'un fruit qu'il aime, dont il ne se rappelle ni la forme ni la couleur ; des voix familières et douces ; une chanson, disons plutôt une berceuse.* »

C'est pourquoi la madeleine proustienne de la langue, clé d'une mémoire sensorielle et émotive, qui ramène pour beaucoup à l'enfance et à la jeunesse, s'inscrit souvent dans un temps clivé. Pour Nedim Gürsel, né en 1951 en Turquie et venu en France à la suite du coup d'État de 1971, les langues ne se partitionnent pas aussi nettement sur la frontière du temps. Le refuge de la langue maternelle, comme il l'explique dans *Les mots de l'exil*, subit au présent les assauts du français :

« *Bien que j'habite Paris depuis près de vingt ans, j'ai l'impression d'habiter la cave où la lampe de Kafka reste toujours allumée. À vrai dire je n'habite pas une ville ni un pays, mais une langue. Le turc est ma cave où je suis dans l'écriture comme le noyau dans le fruit. J'écris donc dans ma langue maternelle et cela me rassure. Pourtant je suis traversé dans ma vie quotidienne par la langue française qui me hante. Parfois, elle parvient à briser les murs de ma cave et déclenche dans mon écriture un mécanisme irréversible, une sorte de déchirure.* »<sup>13</sup> La langue maternelle figure ici comme lieu protecteur, mais de manière ambivalente : car si la cave et le fruit protègent en effet des agressions extérieures et nourrissent l'inspiration, elles sont aussi des métaphores de l'enfermement. Le français qui fait irruption devient alors un agent à la fois menaçant et libérateur.

D'où la nécessité pour certains de faire une sorte de « psychanalyse linguistique » afin de se débarrasser des « larves » du passé, image empruntée à Dimitru Tsepeneag, écrivain roumain qui analyse ainsi son ressenti dans *Le Mot sablier*<sup>14</sup> : « *aussi dois-je continuer pour le moment à écrire en roumain pour me débarrasser enfin de ce ballast fantasmagorique : car qui me garantit que je ne me retrouverai pas hanté par tous ces spectres.[...] il serait louche en creusant pour moi neuf de la langue française que j'en exhume des cadavres d'images venues d'une autre terre. avec un autre horizon.* »<sup>15</sup>

Ces positions, nous le voyons, reflètent le caractère conflictuel du processus. C'est pourquoi il arrive que le choix comme l'abandon d'une langue deviennent impossibles : faire coexister langue maternelle et langue d'écriture, c'est refuser d'être scindé, refuser la coupure entre passé et présent, étranger et français, ancien public et nouveau public, ancienne identité, nouvelle identité... C'est vouloir rester « uni en soi », si l'on peut dire. Pratiquer le bilinguisme, dont le territoire se décline de manière variée, nous allons le voir, c'est ne pas avoir à faire un deuil angoissant.

**Martine Paulin, « Langue maternelle et langue d'écriture », p119-122, in *Hommes & Migrations*, « Langues et migrations », n°1288, novembre-décembre 2010.**

<sup>12</sup> Eduardo Manet, *La sagesse du singe*, Paris, Grasset, 2001.

<sup>13</sup> Nedim Gürsel, « les mots de l'exil », in *Le dernier tramway*, trad. A.-M. Toscan du Plantier, Paris, Le Seuil, 1991.

<sup>14</sup> Dimitru Tsepeneag, *Le mot sablier*, Paris, P.O.L., 1984.

<sup>15</sup> Graphie et ponctuation respectées.

**Activité 10 : Cultures. Document « un autre regard ».**  
**La musique judéo-arabe, patrimoine de l'exil ; par Jérémy Guedj, historien.**

### **En France, le sceau de la nostalgie**

Dans leur écrasante majorité, les Juifs ressentait avec une profonde intensité le sentiment du déracinement et les chanteurs ou compositeurs, qui devenaient les interprètes de cette peine collective, n'y faisaient pas défaut. Ainsi Raoul Journo rappelle-t-il dans ses Mémoires : « Quitter ma Tunisie natale [...] m'était insupportable. [...] J'étais rongé d'inquiétude et de peine »<sup>16</sup>. Le pianiste, compositeur et chanteur Maurice Médioni décrivait ses impressions en des termes approchants : « Je me suis considéré comme un arbre qu'on a enlevé de la bonne terre et qu'on a essayé de replanter dans du ciment »<sup>17</sup>.

Dans ces conditions, trois thèmes voisins constituaient le cœur de la musique judéo-arabe en France : *el fourqa* (la séparation), *el ghorba* (l'exil) et *el ouahch* (la nostalgie). Ce n'étaient cependant pas là des thèmes neufs, loin s'en faut. Depuis des siècles, la musique classique du Maghreb chantait l'exil d'Andalousie : l'un des plus célèbres exemples demeure le poème *haouzi* composé au XVIII<sup>e</sup> siècle par Mohamed Ben Msayeb, « Fadh el ouahch aaliya », qui narre la souffrance de l'homme « noyé par la nostalgie », et qui fut repris par de nombreux chanteurs musulmans et juifs. La crainte du déracinement fournissait également leur sujet à des pièces plus récentes : dans les années 1930, Achir Mezrahi composa ainsi pour Cheikh El Afrit *Tesfar ou tetgharab* (« Voyage et tu deviendras un exilé »). Le répertoire de l'exil naquit donc longtemps avant la décolonisation. Néanmoins, à partir des années 1950, ce thème se hissa définitivement au premier rang de la musique judéo-arabe dont il devint l'essence. Plusieurs compositions représentent ce renouveau : *Alger, Alger*, où Lili Boniche faisait alterner français et arabe, de même que Line Monty dans *Ma guitare et mon pays*, *Selemt ana fik ya bladi* (« Je t'ai dit adieu, mon pays ») de Raoul Journo, *Ya bladi* (« Ô mon pays »), chantée par Albert Perez, tandis que Maurice Meïmoun composa *Mchit el baris ou jit, kif el khadhra malkit*, le retour en Tunisie d'un exilé qui n'avait pas trouvé à Paris les charmes et le paysage verdoyant de son pays<sup>18</sup>. Ces pièces devinrent de véritables succès et tinrent la première place des récitals dans des cabarets comme *Au soleil d'Algérie* ou *El Koutoubia*, ainsi que dans des concerts et fêtes de famille.

### **Une musique sous le sceau de la fraternité**

Même lorsque les nouvelles compositions judéo-arabes ne faisaient pas expressément allusion au déracinement et à l'exil, elles participaient du thème de la *ghorba*, en évoquant au détour d'un couplet les paysages et la vie quotidienne en Afrique du Nord. Préserver la musique sans la dénaturer permettait également de recréer l'atmosphère musicale du pays d'origine. Si la musique judéo-arabe se modernisa en accueillant de nouveaux instruments et influences, elle conserva son essence originelle. Rares apparurent en effet ceux qui traitaient de nouveaux thèmes, propres à la vie en France.

Porteuse de la souffrance de l'exil, la musique judéo-arabe s'adressait-elle aux seuls Juifs ? Ne pouvait-elle pas toucher l'ensemble des populations originaires d'Afrique du Nord, sans distinction de foi ? La collaboration entre artistes des deux confessions en France, comme jadis au Maghreb, vint enrichir davantage la musique judéo-arabe. Celle-ci demeurait ainsi fidèle à sa tradition : elle symbolisait la fraternité.

Avant comme après la décolonisation, la musique rapprocha Juifs et musulmans du Maghreb, preuve que l'appartenance commune à une culture constituait le seul référent véritable. [...]

La musique entraînait une sociabilité interconfessionnelle qui constituait souvent l'un des seuls points de rencontre entre les communautés. Cette sociabilité s'est toujours maintenue en France, car le sentiment commun de l'exil semblait transcender les différences confessionnelles.

<sup>16</sup> Raoul Journo, *Ma vie*, Paris, Biblioupe, 2002, p204.

<sup>17</sup> In *Alger-Oran-Paris* : les années music-hall, documentaire réalisé par Michèle Mira Pons, 2004.

<sup>18</sup> T. Melligi, « Maurice Meïmoun, de la chanson à la composition », *La Presse* (Tunis), 3 décembre 2007.



Extrait de : Jérémy Guedj, « La musique judéo-arabe, patrimoine de l'exil », p150-152, in Driss El Yazami, Yvan Gastaut, Naïma Yahi (sous dir.), *Génération. Un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France*, Paris, coédition Gallimard / Cité nationale de l'histoire de l'immigration, 2009.

▪ *Pistes pédagogiques pour le travail en classe*

<p><b>Activités de recherche documentaire</b></p>	<p>Exemples :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Les images devenues « icônes » (À partir de l'étude des photographies de Robert Capa, recherchez des images devenues iconiques, emblématiques par exemple lors de la guerre du Vietnam, ou la photographie « la madone de Bentalha » dans l'Algérie des années 1990...) Ce travail peut ensuite donner lieu à une production d'élèves comme un journal ou une exposition panneaux.</li> <li>- Revue de presse sur le traitement de sujets liés à l'immigration dans les médias (une revue de presse hebdomadaire recensant les articles liés à l'immigration est élaborée par la Médiathèque Abdelmalek Sayad et disponible en ligne : <a href="http://www.histoire-immigration.fr/education-et-recherche/la-mediathèque/le-portail-documentaire">http://www.histoire-immigration.fr/education-et-recherche/la-mediathèque/le-portail-documentaire</a>)</li> <li>- Recherche documentaire sur le droit de la nationalité en Europe, les discriminations...</li> </ul>
<p><b>Productions d'élèves</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Recueillir des témoignages en menant une enquête de terrain</li> <li>- Exposition photographique</li> </ul>
<p><b>Débattre en classe</b></p>	<p>Plusieurs sujets de débats sont possibles, par exemple :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- Comment concilier diversité culturelle et culture commune ?</li> <li>- Fallait-il ou non fermer le camp de Sangatte ? (à propos de l'activité 2)</li> <li>- La liberté de circulation est-elle une utopie ?</li> <li>- Pour ou contre la discrimination positive ?</li> <li>- Comment lutter efficacement contre le racisme ?</li> </ul> <p>Pour d'autres exemples, consulter les fiches d'idées de sujets de débat dans notre rubrique « débattre autour d'une visite » <a href="http://www.histoire-immigration.fr/education-et-recherche/la-pédagogie/des-ressources-pour-enseigner">http://www.histoire-immigration.fr/education-et-recherche/la-pédagogie/des-ressources-pour-enseigner</a></p>
<p><b>Ateliers d'écriture</b></p>	<ul style="list-style-type: none"> <li>- Imaginer le parcours d'un migrant</li> <li>- Écrire la suite d'un récit présenté dans l'anthologie ou d'un témoignage sonore entendu dans le musée ou sur le site</li> <li>- Imaginer et écrire la réponse d'Alice, après avoir lu et étudié le document prolongement de l'activité 4 « Jusque dans nos bras » d'Alice Zeniter</li> <li>- Écoute d'une musique (sans paroles) et récit d'imagination</li> <li>- Étude des paroles d'une chanson et récit d'invention</li> <li>- Récit d'invention à partir d'un objet emblématique d'une histoire de migration (vu dans l'exposition ou sur le site internet)</li> <li>- Récit d'invention à partir d'une photographie</li> </ul>
<p><b>Visionner et étudier un film</b></p>	<p>Exemples de films à visionner en classe à partir du parcours Littérature et Société :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- <i>Mayrig</i>, de Henri Verneuil. Avec Claudia Cardinale, Omar Sharif, Richard</li> </ul>

	<p>Berry (France – 2017 – 1993) Azad Zakarian est né en Arménie, le 11 mai 1915, l'année du premier génocide du 20ème siècle. Son père Hagop, sa mère Araxi et ses deux tantes Anna et Gayané débarquent à Marseille un matin de 1921. Azad a 6 ans. Après l'exil, ils vont devoir faire face aux difficultés de l'intégration. Azad se souvient...</p> <p>- <b><i>Maman est folle</i></b> (adaptation en téléfilm du roman <i>À l'abri de rien</i> d'Olivier Adam) de Jean-Pierre Améris. Avec Isabelle Carré, Marc Citti (France – 1h30 – 2005) A Calais, le destin d'une mère de famille "différente" qui se lance à corps perdu dans le bénévolat envers les migrants.</p> <p>- <b><i>Welcome</i></b>, de Philippe Lioret. Avec Vincent Lindon, Firat Ayverdi, Audrey Dana (France – 1h50 - 2009). Pour impressionner et reconquérir sa femme, Simon, maître nageur à la piscine de Calais, prend le risque d'aider en secret un jeune réfugié kurde qui veut traverser la Manche à la nage.</p> <p>- <b><i>Vivre au paradis</i></b>, de Bourlem Guerdjou. Avec Roschdy Zem (France – 1h45 – 1997) La guerre d'Algérie bat son plein, en 1961-62. Lakdar est ouvrier du bâtiment. Immigré en France, il vit dans un bidonville de Nanterre. Supportant mal la solitude, il fait venir sa famille tout en essayant de leur trouver un logement plus décent. Pour arriver à ses fins, c'est-à-dire la réussite personnelle, il délaisse l'action politique et militante. C'est la solidarité du bidonville qui lui permettra de s'en sortir.</p>
--	--

▪ ***D'autres ressources pédagogiques pour l'enseignement d'exploration Littérature et société. Ensembles documentaires :***

- Ensemble documentaire : « Figures du colonisé : regards croisés à propos de l'Exposition coloniale de 1931 »
- Regards d'écrivains sur un siècle d'immigration maghrébine en France. Consulter les extraits littéraires proposés dans le cadre de l'exposition temporaire (17 novembre 2009- 18 avril 2010) *Génération, un siècle d'histoire culturelle des Maghrébins en France* : <http://www.histoire-immigration.fr/education-et-recherche/la-pedagogie/dossiers-pedagogiques-autour-des-expositions/expositions-generations-un-siecle-d-histoire-cu>
- Regards d'écrivains sur l'orientalisme : <http://www.histoire-immigration.fr/education-et-recherche/la-pedagogie/dossiers-pedagogiques-autour-des-expositions/expositions-generations-un-siecle-d-histoire-cu>
- Lettres d'émigrés français aux Etats-Unis à la fin du XIXème siècle. Consulter la sélection de textes proposée dans le cadre de l'exposition temporaire Augustus Frederick Sherman, Portraits d'Ellis Island 1905-1920 : <http://www.histoire-immigration.fr/education-et-recherche/la-pedagogie/dossiers-pedagogiques-autour-des-expositions/ellis-island-portraits-d-augustus-sherman>
- Fiches d'analyse de plusieurs œuvres d'art présentées dans l'exposition permanente *Repères* : <http://www.histoire-immigration.fr/education-et-recherche/la-pedagogie/dossiers-pedagogiques-autour-des-expositions/ellis-island-portraits-d-augustus-sherman>

Nous vous invitons à consulter la bibliographie d'ouvrages documentaires, adaptés aux classes de Seconde ; et également la bibliographie « Littérature » spécifiquement conçue pour l'enseignement d'exploration Littérature & Société.